

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE
HOTTE



Jan
09

Jachère, conception et mise en scène de
Yves Ruf



La jachère est l'état d'une terre labourable qu'on laisse temporairement reposer en ne lui faisant pas porter la récolte. Sans qu'on n'en tire aucun parti, la terre est laissée en jachère – inexploitée – et le cultivateur creuse ailleurs d'autres sillons. L'exclusion, une jachère symbolique imposée, consiste à mettre une communauté à l'écart des conditions sociales normales, à l'y maintenir.
« *Souffrent d'exclusion, les femmes, les drogués, les marginaux, les casseurs, les homosexuels* »

lit-on, en 1990 dans un magazine.

Non adaptés à ses normes, les exclus se départissent de de la société et pourtant, « *le système est un ensemble où tout le monde a sa place (même si elle n'est pas bonne) ; les époux, les amants, les trios, les marginaux eux-mêmes (drogue, drague), bien logés dans leur marginalité...* » (Roland Barthes). On s'interroge par ailleurs sur la disparition dans le paysage urbain des laissés-pour-compte – une invisibilité symbolique mais une visibilité physique dérangeante pour des regards politiquement corrects : « *Verrons-nous encore ceux que la société n'intègre pas ou marginalise : travailleurs étrangers, handicapés, ruraux transplantés, vieux, inadaptés ?* » Plus que jamais, on observe aujourd'hui les exclus sans ciller vraiment, dans la rue, les bouches de métro et sous les ponts. S'y ajoutent les vagues récentes de migrants contemporains qui font l'objet sensible de l'actualité. Pour parler des êtres « perdus » quels qu'ils soient, le metteur en scène Jean-Yves Ruf, privilégiant l'écriture de plateau, installe *Jachère* dans un lieu public – un débit de boissons – le troisième volet de sa trilogie des bars, après *Chaux Vive* et *Silures*.

Entre le monde « normal » et l'autre décalé, un jeune (Bertrand Usclat) incarne un passage possible d'aller-retour entre le dehors et le dedans, à moins de sombrer.

Survenant au milieu de la petite communauté fermée de « déclassés » étranges, le nouveau venu assume de l'intérieur un premier regard de spectateur pénétrant dans l'arène, avant que le spectateur ne close lui-même la belle mise en abyme opérée.

Trois espaces superposés – une scénographie élaborée de Laure Pichat – s'offrent à la contemplation du public, voyeuriste de la misère du monde de temps présents désenchantés : « *une espèce d'enfer en-dessous, un désir*

d'élévation au-dessus et les hommes au milieu. »
Ce sont des lieux désaffectés de béton que cernent d'abord les hauts murs du théâtre, élevés vers l'acuité des chants d'oiseaux, le ciel et peut-être l'espoir, puis au plan médium et terre à terre, le comptoir du bar et sa belle tenancière qui fait rêver les hommes alentour ; quelques marches plus bas mènent jusqu'à un refuge nocturne et froid où se replie un homme sans nom (William Edimo), apparemment non habilité à boire selon les lois implicites du débit de boissons. Le sol nu de béton brut est jonché d'un monticule coloré de tissus enchevêtrés, la métaphore des énigmes amassées que dispense une sphinge des bas-fonds, sublime Laurence Mayor à la voix profonde et feutrée. Enfin, dans les profondeurs d'un sous-sol, l'ancre infernale non visible dont le bruit inquiétant d'une génératrice fait vibrer comme un cœur battant l'abri de ces miséreux. Les clients du drôle de tripot sont habités par l'inspiration littéraire d'Emmanuel Bove, la Bible, le Deutéronome, *L'Enfer* de Dante, Allen Ginsberg, Henri Michaux, Dimitris Dimitriadis, Homère, Vladimir Nabokov et Joseph Conrad... Avec des histoires d'amour qui finissent toujours mal, quand la patronne (Juliette Savary) dit attendre dans la douleur amère le retour de son amant qui jamais ne reviendra. Une jeune fille fébrile (Isabel Aimé Gonzales Sola) surveille l'appel toujours différé et raté de son amoureux. L'habitué du bar (Alexandre Soulié) rugit contre les trahisons féminines.

La communauté solitaire survit à travers des lois, des règles et des rituels sacralisés, des bruissements d'ailes, fracas de machines, écoulements d'eau et chants lyriques.

N'est pas le bienvenu qui veut, et l'inadmissible peut se produire contre toute attente.

Le monde va bien mal, il souffre de blessures béantes que la représentation dévoile. Au plus près des solitudes et des souffrances tuées, qui sont mises à nu – simplement.

Véronique Hotte

Théâtre Gérard-Philipe – TGP CDN de Saint-Denis, du 7 au 23 janvier. Tél : 01 48 13 70 00

Concernant ces publicités

[▶](#)

**CAPENDU (11700)
- Maison - (70 m²)**

Proche capendu, mai...

30 000 €

Voir plus

◀
▶

Share this:



Soyez le premier à aimer cet article.

Sur le même thème

<p>trafic de Yoann Thommerel (Éditions Les Petits Matins), mise en scène de Marie-</p>	<p>Sinon je te mange, spectacle du Theater Meschugge par Ilka Schönbein</p>	<p>La Dernière Balade de Buster Keaton, mise en scène par la compagnie des Trois Clés</p>
--	---	---

Christine
Soma et
Daniel
Jeanneteau

Laisser un commentaire

Entrez votre commentaire...

← *Un beau ténébreux* *Richard III, de*
de Julien Gracq, mise *William Shakespeare,*
en scène de *texte français de Jean-*
Matthieu Cruciani *Michel Déprats,*
 adaptation de Thomas
 Jolly et Julie Lerat-
 Gersant, mise en scène
 et scénographie de
 Thomas Jolly →

Propulsé par WordPress.com. | Thème Reddle.

☺